

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 176

Artikel: Aux champs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285387>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gelait jusque sous les bêtes, soit grosses, soit petites.....

Pendant tout l'hiver de la dite année, le grain se payait dans notre pays 45, 46 et 47 sols le penal (*), aux mois de juin et de juillet 55 sols, argent d'ici, même un gros écu dans bien des villages de la Vallée de Delémont.

Les hivers de 1790 et 1791 ont été très doux et tempérés.

1790—1791

Dans notre pays c'est par la chasse qu'a commencé la Révolution. (*) Les Français ont commencé à y aller et venir jusque dans notre pays. Les gens de Vaufrey et de tous les autres pays français qui nous envoisèrent chassaient indistinctement sur leur territoire et sur le notre. Les gens d'Ajoie, ceux de St-Ursanne et des environs les ont imités, quand ils n'ont plus rien trouvé, ils se sont mis à chasser jusque dans les forêts de la ville de Delémont. Les bourgeois et autres de Delémont, ont vu qu'on venait impunément tirer tout ce qu'ils avaient dans leurs propres forêts, ils ont commencé à se procurer des armes, qu'ils cachaient pour sortir de la ville et on allait chasser et traquer le gibier comme les autres, de façon qu'on s'est tellement enhardi, qu'on y allait ouvertement, même avec des chiens de chasse. On tirait tout ce qu'on trouvait, dans ce temps là. On comptait dans la forêt de la Chaive, les chevreuils par centaines: J'ai vu les années précédentes, les laboureurs de tout notre pays, aller garder leurs champs toutes les nuits, lorsque les blés commençaient à venir un peu haut. Malgré les feux et le bruit qu'on faisait, cela n'empêchait pas les sangliers et les cerfs de venir les manger. Et cependant quiconque aurait pris quelques armes à feu pour tirer pendant la nuit, et aurait été pris par les forestiers, était amendable pour 50 livres, avec les frais, cela faisait vite une soixantaine de livres. Cela est arrivé à Develier et en d'autres endroits. On compte dans la Vallée de Delémont et dans l'Ajoie passé 1500 journaux incultes, à cause du sanglier et du cerf, qui les auraient entièrement ravagés, si on s'était avisé d'y semer quelque chose. Il y a quelques années, lorsqu'on allait dans la petite forêt de la maisonnette Roggenbach et les *Echaimés*, on y trouvait des douzaines de sangliers, et des troupes de chevreuils, des lièvres sans fin. Le

(*) Boisseau.

(*) La chasse était un droit régalian, toutefois elle était restreinte par des coutumes et des ordonnances. Le prince, au XVII^e siècle avait presque tout réuni au domaine de l'Évêché, les droits de chasse inféodés. A la fin du XVIII^e siècle le gros gibier s'était trop multiplié sous la protection des ordonnances princières et des gardes-chasse. Ce fut là une des grandes causes du mécontentement du peuple. Le prince finit par reconnaître les graves inconvénients causés par la multiplication du gros gibier et il allait faire des réformes à ce sujet quand éclata la grande révolution dont il fut la victime.

Comme c'était étrange que l'inspiration de deux musiciens eût été à peu près identique! Elle n'avait qu'à changer les paroles, à remplacer celles de l'oratorio par les mots qui lui étaient restés dans la mémoire. « N'êtes-vous pas l'espérance de mon cœur, » et elle retrouvait, en son entier, la chère romance, tant chantée autrefois.

Elle arrivait au dernier salon. En face d'elle, s'ouvrait la partie de la serre épargnée par le théâtre improvisé. Etant déserte, elle paraissait plus vaste, et donnait à Alba la sensation reposante que l'on goûte à l'ombre des bois. Cette serre était un large jardin d'hiver plein de grands arbres des pays chauds. Sous cette verdure sombre, où seules quelques lampes, dans des globes d'opale, mettaient une lueur discrète, on respirait un souffle lourd de parfums.

(La suite prochainement.)

creux du Vorbourg était la pépinière du sanglier, la montagne de la Chaive, celle du cerf et du chevreuil. On a vu dans les finages d'Ajoie des 40 cerfs, tout à la fois en une même bande. On a entendu dire aux forestiers d'ici, qu'aux années passées, il y avait à la Chaive et à la côte d'*Abepierre* plus de trois cents chevreuils. Ceux qui avaient quelques prés ou vergers un peu éloignés de la ville, par exemple les prés des *Echaimés* et aussi près des prés de *Grébets* et *Champ-badal*, ici tout près de la ville, sur le Borbet, tout cela était retourné par les sangliers tous les jours il fallait aller reboucher et aplanir ce que le sanglier avait creusé la nuit. Tous les hivers il fallait entourer les jeunes arbres de paille ou autre chose semblable, pour les préserver de la dent des lièvres, car sans cette précaution d'une belle nuit de neige, ils vous les rongeaient tout autour et ça jusque dans les jardins les plus proches de la ville.

(A suivre.)

Aux champs

La pomme de terre. — Comment on rend la vigueur aux vieux arbres.

On achève de planter, de nos côtés les pommes de terre, car le paysan a été mis en retard par la mauvaise saison. Comme toutes les plantes sarclées elle doit être plantée à des intervalles réguliers et suffisants pour que les tiges puissent se développer librement et concourir à la nutrition des parties souterraines. Pour obtenir la plus grande régularité possible, on a recours à des plantoirs assez analogues aux semoirs.

Lorsqu'on fume la pomme de terre avec l'engrais chimique au moment de la plantation, au lieu de répandre l'engrais à la surface du sol, il vaut mieux le mettre isolément sur chaque tubercule, non en contact immédiat, mais en interposant une légère couche de terre. La rareté des pluies exige, en effet, que les principes nutritifs solubles soient mis à la portée des plantes et utilisés dans le plus bref délai possible.

Quant au rendement, un horticulteur distingué, M. Joigneaux, qui a spécialement recherché le moyen de l'augmenter, est d'avis qu'il faut d'abord que le sol où l'on cultive la pomme de terre n'en ait pas porté depuis cinq ou six ans. Il veut aussi que la plantation soit faite avec des tubercules sains et de moyenne grosseur, dans une terre défoncée à l'automne par un labour profond, enrichie au printemps avec le fumier pailleux, et qu'on aura soin d'entretenir en bon état à l'aide de binages et de sarclages.

Dans la pratique ordinaire, on butte les pommes de terre et on redresse ainsi les tiges, ce qui diminue et retarde le développement des tubercules. Si, au contraire, on traite les pousses comme les rameaux des arbres fruitiers, si on les coude à leur sortie de terre et qu'on les couche sur le sol, la sève, dont la marche est ralentie, se porte et se concentre sur les organes inférieurs et souterrains; les yeux ou bourgeons endormis entrent en végétation; les tubercules sont plus hâtifs, plus gros et plus nombreux.

Il est essentiel pour cela d'opérer par un beau temps et de choisir le moment où les tiges sont arrivées à moitié de la hauteur qu'elles atteignent d'habitude suivant les variétés. Plus tôt, on affaiblirait les jeunes pousses, plus tard, on ralentirait outre mesure le mouvement de

la sève. Dans l'un et l'autre cas, on contrarierait le développement des parties souterraines du végétal.

Souvent on éprouve des difficultés pour conserver les pommes de terre d'une année à l'autre. Pour peu que l'action combinée de la chaleur et de l'humidité se fasse sentir dans la masse; les yeux germent prématurément, et les tubercules perdent en tout ou en partie leur qualité première. C'est pour éviter cet inconvénient qu'on a imaginé le procédé suivant qui peut s'appliquer également aux betteraves et aux fourrages.

Les pommes de terre sont disposées en tas à peu près conique, autour d'un tuyau vertical en fer ou en bois, dont les parois sont en claire-voie, c'est-à-dire formées de lances longitudinales espacées entre elles et reliées de distance en distance par des anneaux transversaux. Autour du tuyau principal s'emmanchent de petits tuyaux plus petits et horizontaux. Au sommet s'adapte un coude à parois pleines, qui aboutit à un soufflet et permet ainsi l'expulsion de l'air échauffé et vicié.

Il est bon d'opérer dans un local à l'abri de la gelée, mais de ne recourir aux caves qu'en dernière ressource. De temps en temps, on défait le tas de tubercules, et on les remue avec une pelle en bois, ou mieux à la main, quand on peut le faire commodément; on chasse ainsi l'humidité et on détruit les germes dont le développement altérerait les tissus féculents. On les recouvre de toiles, de paillassons ou autres objets analogues pour les empêcher de verdier.

On a pu conserver ainsi des pommes de terre qui, deux ans après la récolte, étaient encore bonnes à manger.

Tel est, croyons-nous, l'état de la science agronomique, quant à ce qui concerne la culture et la consommation de la pomme de terre. Ces renseignements ne sont peut-être pas neufs pour quelques-uns de nos lecteurs, mais la plante à laquelle il s'applique joue un rôle si important dans l'alimentation publique, qu'il nous a paru convenable de les rappeler.

* * *

Parlons des arbres âgés, couverts de mousse, de lichens et de champignons, qu'on voit plantés dans les vergers, sur le bord des routes et dans les champs où ils souffrent faute d'engrais et par la fâcheuse action d'un grand nombre de branches mortes ou malades qui encombrant l'intérieur de leur tête en l'étouffant.

Si la plupart des anciennes plantations, sont abandonnées ou négligées par les propriétaires, c'est qu'un grand nombre croient que les arbres peuvent se passer des soins de culture qu'ils donnent tous les ans à ceux qu'ils possèdent dans leurs jardins; lorsqu'ils ont cette opinion il se trompent gravement, car, si les arbres n'exigent ni la taille, ni la forme symétrique de ceux d'ornement, ils réclament, au moins, pour bien végéter, des engrais et des élagages qui permettent l'accès de l'air et de la lumière dans l'intérieur de leur tête.

C'est en leur donnant ces soins indispensables qu'on les maintient en bonne santé et produisant beaucoup; mais, lorsqu'on a le malheur de les négliger, en dépérissant chaque année ils se couvrent de fleurs qui ne donnent jamais de fruits, et si par hasard quelques-uns réussissent, il sont difformes et sans qualité.

L'on comprend sans peine qu'il ne peut en être autrement, lorsqu'on pense que, si ces arbres ont assez de sève pour fleurir et suffire aux besoins de leur existence, ils en manquent complètement pour constituer leurs fruits qui tombent sur le sol aussitôt qu'ils sont noués; ce fait regrettable se renouvelle chaque année dans beaucoup de localités où un grand nom-

bre d'arbres improductifs couvrent d'excellentes terres qui rapporteraient davantage si on les arrachait.

Il est impossible de s'expliquer cet état de choses, surtout à une époque où les denrées agricoles sont hors de prix; si, comme au temps passé, on était obligé de donner les fruits pour s'en débarrasser on comprendrait l'indifférence des propriétaires à leur égard; aujourd'hui il n'en est pas de même, tout le monde les recherche, et l'on doit non seulement s'appliquer à ne cultiver que les bonnes espèces, mais on doit encore chercher à prolonger l'existence des vieux arbres en développant leur fécondité. Comme ce dernier point intéresse particulièrement les habitants de la campagne, nous allons en peu de mots leur enseigner la manière de procéder.

Personne n'ignore que les vieux arbres ont généralement l'écorce gercée, fendillée et soulevée par petites plaques; cette disposition fort naturelle qu'on ne peut empêcher, mais qu'on doit faire disparaître à des époques assez éloignées, à l'inconvénient de recéler dans leurs innombrables interstices une infinité de larves et d'insectes nuisibles, qui n'attendent que le printemps pour dévorer à belles dents les feuilles du sujet hospitalier qui les a logés pendant l'hiver; autrefois on eût craint d'enlever cette enveloppe inerte, mais l'expérience a démontré qu'il fallait, au contraire, l'enlever, car elle recouvrait en l'étouffant une écorce vive qui demande à être mise à nu pour profiter des influences atmosphériques qui lui sont nécessaires.

Pour exécuter convenablement ce travail, on prend une plane peu tranchante, puis, en y mettant de la précaution, on détache toute la partie morte qui entoure le tronc, après on le badigeonne au moyen de chaux vive mêlée de suie de bois et 2 à 300 grammes de soufre en poudre qu'on fait dissoudre dans assez d'eau pour en former une peinture liquide.

Cet enduit à la faculté de détruire tous les parasites animaux et végétaux restés attachés au corps du sujet; après cette opération on monte dans l'arbre, puis au moyen d'une serpe et d'une scie on enlève sur le parcours des principales branches, à 5 centimètres de leur insertion toutes celles qui rentrent en dedans, les petites entrelacées les unes dans les autres, le bois mort, les guis et les gros champignons qui les minent.

Après cet élagage, en commençant par celles d'en bas, pour continuer en s'élevant vers l'extrémité, on supprime un tiers de la longueur de toutes les branches, moins celles qui paraissent courtes, puis on les badigeonne toutes avec le même liquide que celui employé pour le tronc.

Pour terminer l'opération on prend une fourche en fer, et sur une étendue de 4 à 5 mètres de largeur, on retourne légèrement la terre au pied de l'arbre en prenant bien soin de ne pas le briser; après cela on arrose le sol avec quelque seau de purin qu'un recouvre d'une légère couche de bon fumier.

Lorsque les arbres ont été traités de cette manière, on les voit l'été suivant se couvrir de jeunes branches qui se mettent bientôt à fruit, ce qui leur permet en quelques années de mourants qu'ils étaient, de redevenir beaux et très productifs; cela pourra paraître étonnant, mais l'expérience a démontré, et le savant Du Breuil, professeur d'arboriculture, a affirmé que les arbres en plein vent ne donnent vraiment beaucoup qu'après quinze ou vingt ans de plantation, ce qui doit naturellement engager les propriétaires à les conserver le plus longtemps possible en leur donnant tous les soins qu'ils méritent.

Si, comme nous aimons à le croire, ils suivent nos conseils, ils seront largement récompensés des peines qu'ils se donneront.

LES VOIX DE MER

POÈME

A Monseigneur CHEVRE

curé-doyen de Porrentruy.

Vos lèvres m'ont dit : En avant !
Dans l'Art, le Beau, la Mélodie.
A vous, de tout cœur, je dédie
Ces quelques vers jetés au vent.

LOUIS BOUELLAT

prêtre-missionnaire du S. C.

Avril 1901.

Canet de Mar (Espagne)

I

Extase !

La mer est azurée : on dirait de la soie.
Sous la brise elle dort, sous la brise elle ondoie.
Mystérieuse et douce, elle chante tout bas,
Si bas, qu'on ne l'entend déjà plus à dix pas.
Tout transpire le calme; au ciel pas un nuage !
Oh ! qu'il fait bon rêver, assis sur le rivage !...

Les flots bleus, c'est la joie au fond du cœur
[humain.

Il luit de ces jours là, qu'au travers du chemin
Où nous marchons, mortels insoucians des cho-
[ses,

Nous ne voyons surgir que papillons et roses.

Notre âme a sa belle saison :
Alors tout plait à l'horizon ;
De vivre alors on aime,
Et miroir de l'esprit,
La lèvre d'elle-même
Sourit.

Du sable d'or tout le long de la grève !...
Le paradis ou de loin dans un rêve !

Au bord du sentier point de houx ;
Rien pour nous blesser les genoux.
La vie est un délire :
Mille fleurs sous nos pas,
Et quelques bruits de lyre,
Là-bas.

Le sable d'or tout le long de la grève !...
Le paradis entr'ouvert dans un rêve !

Ces bruits de lyre sont des voix.
Des souvenirs, tout à la fois.
Loin d'être solitaire,
On vit content, charmé
D'être un peu sur terre
Aimé.

Du sable d'or tout le long de la grève !...
Le paradis vu de près dans un rêve !

Le mal dans le cœur en repos
Fait taire un instant ses appeaux :
La souffrance endormie
Pour le corps à pris fin.
Le bonheur, l'accalmie,
Enfin !

Du sable d'or tout le long de la grève !...
Le paradis goûté durant un rêve !

Le soleil, là-bas, s'affaiblit ;
Profondément la mer pâlit ;
En haut le vent s'irrite.
Qu'est-ce donc ?... Désespoir !
Déjà descend, et vite,
Le soir !

Plus de sable d'or, hélas ! sur la grève !...
Le paradis disparu dans un rêve !

II

Déception !

Par delà l'horizon fuyant,
Le jour s'achève, flamboyant.
Dans les airs la mouette rôde.
La mer a des flots d'émeraude,
Par delà l'horizon fuyant.

Sous l'effort léger de la brise,
La houle murmure et se brise
En mille petits flots soyeux.
Qui vont au rivage, joyeux.
Sous l'effort léger de la brise.

Le rivage ! que n'est-il pas ?...
Il brille au loin de tant d'appas :
C'est le repos après la course,
Et donc de tous les bien la source.
Le rivage ! que n'est-il pas ?...

Et les flots s'enflent d'espérance.
Ils accourent : « O délivrance !
Bientôt le repos pour jamais !
Marchons, plus vite, volons !... Mais !... »
Et les flots s'enflent d'espérance.

Ils ne sont déjà plus. Comme eux,
Oui, pareils aux flots écumeux,
Ainsi vont nos désirs au terme :
« A nous, enfin, la terre ferme ! »
Ils ne sont déjà plus... comme eux ! !

Déçue encor ! Pauvre âme humaine !
L'appât du vrai bonheur te mène
D'espoirs brisés en autre espoir,
Et cela jusqu'au dernier soir.
Déçue encor ! Pauvre âme humaine !

En adorant, regarde en haut.
Je sais, moi, va, ce qu'il te faut,
Seul, il pourra combler le gouffre
Celui-là qui le fit. « Je souffre ! »
En adorant, regarde En-Haut !

III

Pureté !

Frangée au bas de satin rose,
L'aube sur l'horizon se pose
En souriant.
La lumière à peine s'épanche.
Comme du lait la mer est blanche,
A l'orient.

Blanche comme sur la colline
Les amandiers, au renouveau ;
Comme le beau lis qui s'incline ;
Comme la toison de l'agneau.

Et, soudain, mon regard embrasse
D'innocence une immensité,
Et mon cœur, dans un transport, brasse
Des océans de pureté.

Le long du sentier où s'affolent,
Ivres de hontes, les mortels,
J'aperçois des âmes qui volent,
Blanches palombes des autels.

Sur leurs ailes pures se joue
La transparence du ciel bleu :
Splendeurs au-dessus de la boue !
Dans la fange de l'or — un peu !

Près du chemin où l'on se traîne
Quelques vols d'oiseaux triomphants.
Vision de beauté sereine :
Candeur sur le front des enfants !

Frangée encor de satin rose,
L'aube sur l'horizon repose,
En souriant.

La lumière à torrents s'épanche.
Comme du lait la mer est blanche,
A l'orient.